

LA GUERRE AU MEXIQUE.

Ubi signum, ibi patria.

INTRODUCTION.

De toutes les expéditions lointaines qui ont signalé la période contemporaine, la plus impopulaire a été, sans contredit, celle du Mexique. Entreprise sans aucun de ces motifs graves qui touchent aux intérêts vitaux de la France, elle dégénère dès le début en guerre ouverte contre les institutions républicaines du pays ; pendant plusieurs années, nous combattons pour imposer au Mexique un prince de cette Maison d'Autriche, contre laquelle nous luttons nous-mêmes trois ans auparavant dans les plaines de la Lombardie.

Pendant ce temps, les événements qui se précipitent en Europe nous font cruellement sentir l'absence d'une fraction notable de nos meilleures troupes. Sadowa hâte le rappel du corps expéditionnaire ; nous abandonnons au Mexique le prince étranger qui a reçu la couronne de nos mains et qui paye de sa vie l'honneur de rester à son poste de combat. L'attitude menaçante des États-Unis, dont l'intervention en faveur de Juarez a été à peine déguisée, rend encore plus pénible pour notre amour-propre national l'abandon du Mexique.

Telles sont les principales causes qui ont rendu, à juste titre, cette campagne impopulaire ; il n'est pas jusqu'au nom de l'homme chargé du commandement en chef qui n'ait contribué de nos jours à jeter sur cette entreprise une ombre de défaveur.

Et cependant, si l'expédition du Mexique a été une lourde faute politique, au point de vue militaire elle mérite d'être tirée de l'oubli et de figurer honorablement dans les fastes de notre

histoire. Jamais nos soldats n'ont montré plus de vigueur, de discipline, de résistance à la fatigue ; jamais nos officiers n'ont fait preuve de plus d'initiative, de coup d'œil, d'intelligence. Isolés dans un pays inconnu, au milieu d'une population hostile, entourés d'ennemis insaisissables qui trouvent un refuge assuré dans leurs montagnes et des complices parmi les habitants, nos soldats marchent jour et nuit, sous un climat meurtrier. A chaque pas surgissent devant eux des obstacles de toute sorte et des périls inouïs ; loin de la mère-patrie, ils n'ont, pour soutenir leur courage dans ces rudes épreuves, que le sentiment du devoir ; la satisfaction de lutter corps à corps avec l'ennemi leur est même refusée, et, cet adversaire qui se dérobe à leurs coups, ils le sentent présent partout, devant eux, sur leurs flancs, sur leurs derrières. Dans cette situation pleine de périls, il ne faut commettre aucune faute : toute imprudence se paye cher, témoins Camaron, Veraños...

On a donc le droit de dire que l'expédition du Mexique a été des plus honorables pour nos armes ; ajoutons qu'elle a été une excellente école pour nos troupes, dont elle a développé les qualités naturelles, l'initiative chez le chef, l'endurance à la fatigue chez le soldat. Un quart de siècle s'est écoulé depuis ces événements ; toute trace de dissentiments a depuis longtemps disparu entre les deux nations¹ : à la tête de la République mexicaine se trouve le président Porfirio Diaz, qui a été l'un de nos adversaires les plus ardents, mais les plus loyaux ; l'un de ceux qui ont déployé pour la défense du territoire mexicain le plus de bravoure et de ténacité.

Il est temps de rendre justice, de notre côté, aux modestes héros dont les ossements jalonnent la marche de l'armée française, depuis la Vera-Cruz jusqu'au fond de la Sonora ; à tous ces obscurs soldats qui ont porté fièrement le drapeau de la France jusqu'aux limites du Nouveau Monde. C'est aux régiments du corps expéditionnaire qu'il appartient de faire la lumière sur les grandes actions accomplies par nos soldats : chacun d'eux, en apportant sa pierre à l'édifice, contribuera à faire connaître sous un nouveau jour cette longue et pénible

¹ En juin 1891, le conseil municipal de Mexico a décidé que le nom de Lazare Carnot serait donné à l'une des plus grandes avenues de la ville.

campagne et à mettre en relief les qualités innées du soldat français, gage précieux de victoire pour l'avenir. Ailleurs, nous essayerons de remplir cette tâche pour le 7^e de ligne, l'un des régiments qui ont le plus marché et souffert au Mexique, bien qu'il soit à peine fait mention de lui dans le principal ouvrage d'ensemble, le meilleur, assurément, écrit sur cette campagne¹. Ici, nous nous contenterons d'étudier les moyens employés par nos troupes pour marcher, camper, vivre et combattre au Mexique : notre but est de fixer par quelques traits la physionomie particulière de cette campagne. Bien qu'il n'y ait pas, à proprement parler, d'enseignements tactiques à tirer de cette guerre, il ne sera peut-être pas inutile, au moment où les expéditions lointaines sont à l'ordre du jour, de mettre en lumière les méthodes employées avec succès dans un pays qui se rapproche un peu par le climat des colonies où nos soldats luttent pour défendre les intérêts de la France et l'honneur national.

Après avoir jeté un rapide coup d'œil sur le pays et les habitants à l'époque de l'expédition, nous exposerons sommairement l'organisation des colonnes qui sillonnaient le territoire mexicain, le fonctionnement des postes chargés de protéger notre ligne de communication et de surveiller le pays, les procédés employés pour assurer la sécurité de nos troupes en marche et en station, pour faire subsister les hommes et les animaux, pour transporter à la suite des colonnes les vivres et les munitions. Enfin, nous indiquerons quelle était la tactique habituelle de nos colonnes à la poursuite des bandes ennemies ; comment elles se renseignaient sur les projets et les forces des Juaristes ; comment elles procédaient dans le cas d'une rencontre avec ceux-ci. Ce récit, emprunté en grande partie aux souvenirs d'officiers qui ont fait la campagne du Mexique, fera ressortir les difficultés que nos troupes ont rencontrées dans l'accomplissement de leur tâche, les épreuves de toute sorte qu'elles ont eu à supporter, la fermeté d'âme, la ténacité, le sang-froid dont elles ont fait preuve, qualités qui ont de tout temps caractérisé les troupes d'élite.

¹ Ce silence est dû à cette particularité que le 7^e de ligne a eu rarement la bonne fortune de se mesurer avec les Juaristes pendant les quatre années qu'il a passées au Mexique ; la seule affaire mentionnée à son actif dans l'ouvrage de M. le général Niox, *l'Expédition du Mexique*, est relative aux combats de San Antonio et d'Ayotla (10 août 1864).

CHAPITRE PREMIER.

COUP D'OEIL SUR LE PAYS ET LES HABITANTS A L'ÉPOQUE DE L'EXPÉDITION.

Les Terres-Chaudes, la région tempérée, les Terres-Froides. — Régime des eaux, barrancas, etc. — Bétail, chevaux et mulets. — Lieux habités, moyens de communication. — Les habitants : Mexicains et Indiens. — Nourriture, monnaies, etc. — Relations entre Français et Mexicains.

Sans entrer dans la description du Mexique, nous allons signaler les points principaux qui peuvent offrir de l'intérêt au point de vue militaire, ou qui ont trait aux difficultés du terrain, aux ressources du pays, aux mœurs des habitants.

Les Terres-Chaudes. — La région appelée *Terres-Chaudes* comprend les zones de faible altitude qui avoisinent les deux océans ; elle présente la faune et la flore des climats tropicaux. A côté des bois précieux : acajou, ébène, palissandre, on y voit le caoutchoutier, le cotonnier, le palmier, le bananier, etc. On trouve dans les jardins les tomates, citrouilles, concombres, melons, la vigne vierge et certaines productions particulières au pays, telles que : le *zapote*, espèce de fruit à gros noyaux semblable à une pomme blette ; le chayotl et le *tomatl*, sortes de cucurbitacées ; le *chirimoya*, la goyave, la pomme-liane et la pomme-cannelle, espèce de gros fruit semblable à une grenade.

Le *papayotl*, ou arbre à melons ; le *mesquite* et le guacimale, sortes d'acacias ; le petit chêne, toute la famille des cactus, le ricin, les lianes, les fougères poussent dans la plaine, ainsi que le *higuerone*, espèce de grand figuier, et le *hava*, arbre à feuille de sycamore, qui produit un gros fruit non comestible.

Dans les champs pousse le maïs, la canne à sucre, le tabac (tabac-arbre et tabac-plante) et, sur le bord des ruisseaux, les herbes odorantes, thym, menthe, etc.

Les oiseaux ne sont pas moins variés : ce sont des perruches, de gros perroquets, l'*ara* et l'*huacamaya*, l'uraca au plumage bleu, les *cocotli* ou tourterelles, le cardinal, le toucan, l'oiseau-mouche, l'oiseau-fleur, etc., et les oiseaux aquatiques, pélican, canard, grue, héron, etc.

Parmi les oiseaux du Mexique, il en est un, le *zopilote*, qui joue un rôle spécial : c'est une sorte de vautour qui suit les colonnes et les troupeaux pour se nourrir du cadavre des animaux. Dans la plupart des villes, ces oiseaux restent seuls chargés du soin de nettoyer les rues et de faire disparaître les immondices : une amende est frappée sur quiconque tue un *zopilote*, et le Mexicain n'est pas loin de le considérer comme un oiseau sacré.

Les reptiles et les insectes malfaisants sont nombreux et redoutables ; ce sont d'énormes cousins, une sorte de scorpion que les Mexicains appellent *alacran*, la tarentule, de très gros crapauds, des serpents à sonnette, le serpent-coraïl ou *corali*, dont la piqûre est mortelle ; la couleuvre sourde, les iguanes, sorte de grands sauriens. Pour se protéger contre ces reptiles, autant que contre les voleurs, les Indiens construisent souvent leurs habitations au-dessus du sol, sur des piliers de bois de palmier, et ils se servent d'échelles mobiles, qu'ils retirent le soir.

Dans toute cette région, le climat est des plus malsains : la fièvre jaune et le vomito règnent en maîtres pendant la plus grande partie de l'année. Le terrible fléau exerce ses ravages principalement sur la côte : près de la Vera-Cruz est un cimetière français que nos troupiers, toujours spirituels, ont surnommé le *jardin d'acclimatation*¹.

La région tempérée. — La zone des plateaux ou des terres tempérées se rapproche davantage, par ses productions et son aspect général, des contrées de l'Europe. Cette région est fertile en céréales, mais l'eau y fait souvent défaut, et les habitants ont alors recours soit à des puits, soit à des réservoirs à ciel ouvert, formés par des barrages artificiels. La végétation y est peu développée ; on y voit surtout des aloès, des cactus et quelques arbres rachitiques, mais aux environs des villes apparaissent les champs

¹ Lorsque le 7^e de ligne s'embarqua pour le Mexique à Cherbourg, un pharmacien de cette ville, trouvant l'occasion belle pour écouler ses drogues, vendit à nos militaires un spécifique qui devait infailliblement les préserver du vomito. Un vieux sous-officier de Crimée, le sergent garde-magasin Thomas, en avait fait pour sa part une ample provision. Or, à peine débarqué à la Vera-Cruz, la première victime du vomito fut précisément l'infortuné Thomas dont les poches étaient encore garnies du précieux spécifique.

de blé, d'orge et de maïs ; l'eau y est moins rare, les moulins tournent, les jardins potagers et les vergers se montrent de distance en distance. Une épaisse poussière recouvre toute cette région et rend les marches très pénibles.

L'époque des pluies régulières s'étend du mois de juin au mois de septembre sur les plateaux ; en octobre commence l'hiver, qui est l'époque la plus favorable pour les marches : c'est une sorte de printemps européen. A cette époque, il se produit des différences de température considérables entre le jour et la nuit ; de là de nombreux cas de maladie chez nos hommes couchés sous la tente. Le 10 novembre, à Jalapa, le thermomètre marquait 35° le jour et descendait à 1° la nuit.

La saison sèche comprend les mois de mars, avril et mai, qui sont les plus difficiles à supporter pour l'étranger, car le manque de vapeur d'eau rend la respiration pénible.

Les Terres-Froides. — Dans les régions montagneuses, ou terres froides, on ne trouve plus que des solitudes, des plateaux dénudés, des montagnes aux flancs escarpés que séparent de profonds précipices au fond desquels coulent quelquefois des ruisseaux. En certains endroits les difficultés du terrain sont telles que nos hommes, pour gravir ces escarpements, étaient obligés de s'accrocher aux arbustes et de se hisser en se donnant la main. Dans ces gorges étroites, dans ces terrains ravinés, il y a peu de végétation et presque pas d'habitants ; sur les hauts plateaux on trouve des cimes couvertes de neige en toute saison et l'on rencontre quelques tribus à demi sauvagés. Dans les sierras, les ravins sont moins nombreux et l'on trouve de belles forêts ; le sapin et le grand chêne dominant sur les plateaux ; sur les pentes croissent l'yeuse, le cèdre, le cyprès et le chêne blanc.

Il y a peu de bêtes féroces, même dans ces parages ; le lion du pays, appelé *puma*, est une sorte de loup-cervier ; le *coyote*, espèce de chacal, l'once, le chat sauvage et quelques petits ours habitent ces solitudes, mais attaquent rarement l'homme.

Régime des eaux, barrancas, etc. — Le régime des rivières et des ruisseaux est très variable ; la plupart sont à sec pendant la plus grande partie de l'année et se transforment, à la saison des pluies, en véritables torrents. On y trouve du poisson, quel-

ques crevettes d'eau douce, des tortues sur le bord des ruisseaux, etc.

Les plus grandes rivières, celles qui ont de l'eau toute l'année, sont rarement navigables par suite de l'inégalité de leur cours : c'est le cas de la Lerma, que l'on traverse à gué sur certains points, sauf à l'époque des crues ; il en est de même du rio de Nazas. Ces gués, parfaitement connus des Mexicains, leur ont maintes fois permis d'échapper à notre poursuite.

Les Mexicains désignent, sous le nom de *barrancas*, des ravins de profondeur très variable dont les bords sont généralement escarpés. Les unes, peu profondes, proviennent de l'action des eaux ; d'autres atteignent une profondeur de 1000 à 1500 mètres et constituent de véritables failles ou des crévasses dues à l'action de la chaleur interne ou à des mouvements géologiques. Les barrancas d'Atenquique et de Beltran, près du volcan de Colima, ont près de 1700 mètres de profondeur.

On trouve, principalement dans le nord du pays, de vastes plaines qui ont été, à l'origine, des mers intérieures et que recouvrent aujourd'hui de hautes dunes : les Mexicains les appellent des *Llanos*.

La même région présente des dépressions ou *laguna* qui sont des fonds d'anciens lacs, devenus de véritables déserts de sable ; la principale est la Laguna de Mapima, sorte de grand bassin intérieur dans lequel coulent des rivières qui se perdent dans les sables. Quelques-unes de ces rivières, comme le rio de Nazas, sont assez abondantes pendant la saison sèche et se transforment, à l'époque des pluies, en un fleuve large et profond, difficile et dangereux à traverser.

En général, les eaux du Mexique étaient de bonne qualité ; quelquefois cependant, comme à Orizaba, l'eau de puits contenait des serpents d'eau fins comme des cheveux ; l'emploi d'un filtre devenait alors nécessaire et, dans ce cas, la plupart des maisons de la ville en étaient munies. En route, nos colonnes utilisaient surtout l'eau de source ou de rivière ; il n'y a pas eu à signaler, à ce point de vue, de maladies graves.

Bétail, chevaux et mulets. — Le Mexique régorge de bétail ; même dans les régions qui ne sont pas habitées, des troupeaux paissent en liberté : ils sont surveillés de temps en temps par des

Indiens qui, tous les ans, prennent au lasso un certain nombre d'animaux destinés à être vendus. Les prairies encloses dans lesquelles le bétail est enfermé portent le nom de *potrero*. Outre l'orge, la paille et le foin (celui-ci en petite quantité), une herbe, appelée *sacate*, pousse dans les prairies et donne un fourrage précieux pour la nourriture des animaux.

Les bœufs du pays, de très petite taille, valaient en moyenne 40 francs; pendant toute l'expédition, nos troupes ont trouvé à s'approvisionner de viande de boucherie à très bon compte.

Le cheval mexicain descend du cheval andalous croisé avec d'autres races; il est de petite taille, a peu d'allure, mais il est vigoureux et résistant; son prix variait de 200 à 400 francs. Les Mexicains recherchent de préférence les chevaux et délaissent les juments: c'est une honte pour eux de monter une jument; aussi celles-ci restent-elles dans les haciendas; leur queue et leurs crins servent à confectionner des lassos.

Nos beaux chevaux arabes, transportés au Mexique, ont soutenu avec avantage la comparaison avec la race du pays; les riches Mexicains admiraient beaucoup les chevaux de nos officiers de chasseurs d'Afrique et n'hésitaient pas, quand ils pouvaient se procurer un beau cheval arabe, à le payer fort cher, jusqu'à 3,000 et 4,000 francs.

Les mulets sont nombreux au Mexique; nos remontes, obligées dès le début d'en acheter aux États-Unis, ont pu ensuite s'en procurer facilement dans le pays. Les mules sont préférées aux mulets comme plus vigoureuses, et leur prix est sensiblement plus élevé: une bonne mule valait, à la remonte de Mexico, de 600 à 800 francs, un mulet de 400 à 500 francs. Les mules et les mulets blancs sont moins recherchés, à cause de leur peu de vigueur.

Les Mexicains se servent de bâts très défectueux, consistant en une sorte de sac, bourré de paille et de laine, qui adhère complètement au dos du mulet; avec les chaleurs du Mexique, il était bien rare qu'un mulet, à l'arrivée à l'étape, n'eût pas le dos entamé. Nos bâts, mieux conçus, ne blessaient pas les animaux; ils permettaient d'accrocher de chaque côté les cantines des officiers et de placer au-dessus les effets de couchage, ainsi que certains objets utiles en campagne, lanternes, cages à poulets, etc.

Lieux habités, communications. — Dans les villes, les maisons sont généralement construites en pierre et susceptibles d'une défense sérieuse, surtout les églises et les couvents qui sont très nombreux. Certaines habitations sont garnies de vérandas, soutenues par des piliers en bois ou en maçonnerie; elles n'ont souvent qu'un rez-de-chaussée avec une cour intérieure ou *patio* plantée d'arbrisseaux.

Le village ou *pueblo* est composé tantôt de maisons couvertes en tuiles et ayant assez bon aspect, tantôt de misérables cases couvertes en chaume ou en feuilles de palmier.

On désigne, sous le nom de *rancho*, *rancheria*, un groupe de cases habitées par les Indiens et construites autour de la maison du maître ou *ranchero*. Les *ranchitos* sont de petits hameaux composés de quelques cabanes; celles-ci prennent quelquefois le nom de *jacales*.

L'*hacienda* est un domaine, une exploitation agricole qui a généralement une étendue considérable. Dans ce pays où la propriété n'est pas divisée, l'*hacienda* forme, au milieu de la solitude, un centre habité, cultivé et entouré d'enclos; le propriétaire est appelé *hacendero* (ou *hacendado*); les travailleurs attachés à la culture sont désignés sous le nom de *peons*.

Les agglomérations de cabanes dans un endroit déboisé portent le nom de *parajes*. Les villages indiens sont formés de cases ou de maisonnettes en branchages, de forme conique, entourées de jardins ou de basses-cours. Dans les villages mexicains, on trouve quelques boutiques ou *tiendas*, contenant soit des objets d'épicerie et de quincaillerie, appelés *abarrotés*, soit des étoffes de toute sorte ou *zopa*; celui qui tient la boutique est le *tiendero*.

L'habitation principale de l'*hacienda* est toujours fortifiée et en état de soutenir une attaque. La population qui habite autour de l'*hacienda* s'élève quelquefois jusqu'à 1000 ou 1500 habitants; ces peons, sorte de serfs, sont payés tantôt en nature avec une faible partie de la récolte, tantôt avec une monnaie spéciale à chaque hacienda. Le peon est ainsi obligé de s'approvisionner à la tienda qui appartient à son maître; celui-ci lui vend tout à un prix excessif et reprend ainsi peu à peu à ses travailleurs le faible salaire qu'il leur a donné.

Il y avait au Mexique, au moment de l'expédition, très peu de chemins carrossables, et ils étaient si mal entretenus que dans la

saison des pluies, les voitures n'y pouvaient circuler qu'avec les plus grandes difficultés. Un seul chemin de fer, celui de la Vera-Cruz à Puebla, était en construction : quelques kilomètres seulement étaient achevés, de la Vera-Cruz à la Tejeria.

Les voitures dont se servaient les Mexicains étaient attelées d'un grand nombre de mules, dix au moins, qu'ils conduisaient avec une très grande habileté.

Dans les montagnes, les chemins se réduisaient à des pistes accessibles seulement aux mulets ; sur certains points, ces sentiers présentaient des passages très dangereux et côtoyaient des précipices appelés *voladeros*. Malgré leur sûreté de pied, les mulets perdaient quelquefois l'équilibre, entraînés par leur chargement ; ils roulaient alors au fond des précipices où ils devenaient la proie des zopilotes.

Les habitants ; Mexicains et Indiens. — Les riches Mexicains, rancheros ou hacenderos, portent un costume de cuir fauve brodé d'argent, les coutures du pantalon et de la veste sont garnies de petites pièces d'argent cousues sur le vêtement ; ils sont coiffés d'un riche *sombrero* garni d'une ganse d'argent ; leurs montures consistent en mules ou en petits chevaux du pays.

Les *arrieros* ou muletiers, requis pour le service de nos colonnes, sont réunis par tribus, chacune d'elles formant un groupe, avec un chef appelé *majordome*. On place ordinairement en tête de chaque groupe une jument tranquille, portant au cou une clochette ; les mules la suivent docilement. Les *arrieros* portent un large pantalon blanc et un immense *sombrero* ; les *majordomes*, armés de fusils, munis d'énormes éperons et vêtus de vestes et de pantalons garnis de boutons d'argent, sont montés sur des mules et excitent les animaux du convoi, tout en surveillant les *arrieros*.

Souvent ceux-ci emmènent avec eux leurs femmes, qui suivent à pied ou sur des ânes ; à l'arrivée à l'étape, elles préparent le repas, qui consiste surtout en galettes de maïs appelées *tortilles*. Pour obtenir les *tortilles*, on fait cuire le maïs dans l'eau, on l'écrase et l'on en forme des galettes que l'on fait griller à l'aide d'une plaque placée sur les charbons.

A côté des Mexicains vivent ou plutôt végètent les Indiens, dont le sort est des plus misérables. C'est principalement parmi

eux que nous avons trouvé des courriers et des espions qui nous ont rendu de très grands services ; ils exigeaient souvent une somme assez considérable, plusieurs onces d'or, ce qui représentait pour eux une fortune ; mais, à ce prix, ils risquaient leur vie, et plus d'une fois le cadavre d'un Indien, pendu à un arbre et déchiqueté par les zopilotes, a témoigné de la justice sommaire des Juaristes.

De leur côté, les Indiens avaient recours à toutes les ruses pour dépister leurs adversaires : ils ne se chargeaient que de dépêches écrites sur de très petites feuilles de papier et les dissimulaient d'une façon très ingénieuse dans la bordure de leurs vêtements, dans la ferrure de leur mule, au milieu de la moelle du bâton qu'ils portaient à la main, etc.

Ces Indiens nous servaient aussi de porteurs et franchissaient les passages les plus dangereux avec leurs fardeaux ; enfin, c'étaient d'excellents coureurs, et ils étaient capables de faire jusqu'à trente lieues en vingt-quatre heures dans des chemins horribles. C'est grâce à eux que nous avons pu être renseignés sur les mouvements de l'ennemi, sur ses forces et ses projets.

Dans certaines régions, notamment dans le Nord-Ouest, des Indiens sauvages parcouraient le pays par petites bandes, sacquant tout et échappant à toute poursuite. Ces Indiens, très redoutables, appartenaient aux tribus des Apaches et des Comanches ; quelques-uns étaient armés de fusils, la plupart avaient encore des arcs, des lances et des boucliers.

Nourriture, monnaies, etc. — Outre les *tortilles*, la nourriture habituelle des Mexicains comprend les *tamales* ou boulettes de maïs sucrées, l'*atolli* ou bouillie de farine de maïs, une sorte de patates qu'ils appellent *camotes*, diverses viandes grillées et relevées par une sauce au piment ; enfin, les *frijoles* ou haricots, qui constituent, avec les *tortilles*, le vrai mets national.

La production des légumes diffère suivant les régions ; dans le Nord, de Guanajuato à Chihuahua, par exemple, nos troupes ont trouvé des légumes en quantité suffisante ; pommes de terre, choux, carottes, et des laitues superbes ; à Durango, les légumes étaient presque aussi abondants qu'en France.

Certaines rivières du Mexique, principalement au Nord-Ouest, étaient très poissonneuses ; nos soldats prenaient le poisson avec

leurs toiles de tentes, dont ils se servaient comme de filets. Le poisson, vidé et salé, était transporté très loin et rapidement par des Indiens coureurs : c'est ainsi qu'à Orizaba on mangeait le poisson pêché dans le nord du Mexique.

Nous avons vu plus haut que le bétail était abondant et à bas prix.

Les principales boissons populaires sont : le *pulque*, préparé avec le jus que l'on extrait d'une variété d'aloès appelé *maguey* et que l'on fait fermenter : c'est une liqueur blanche, légèrement sucrée, d'un goût peu agréable et qui produit des éructations; le *pache*, boisson des régions chaudes, faite avec du jus d'ananas, de la cassonade et de l'eau; le *chilatl* ou extrait aqueux de piment; l'*aguardiente*, sorte d'eau-de-vie commune fabriquée dans le pays; le *mexcal*, autre sorte d'eau-de-vie extraite du maguey. On extrait également du zapote une eau laiteuse utilisée comme boisson. Dans le peuple, les verres sont souvent remplacés par des moitiés de callebasses séchées au soleil, que l'on appelle *tecoma*.

Nos hommes usaient peu des boissons du pays; ils leur préféraient le tafia de la Martinique, excellente liqueur tirée des résidus de cannes à sucre. Ce tafia était distribué par l'administration, à raison d'un seizième de litre par homme et par jour : les officiers pouvaient également en prendre, au titre remboursable, au prix d'un franc le litre. A partir du 1^{er} janvier 1864, ce prix fut élevé à deux francs le litre, à cause de la grande consommation et des exigences des fournisseurs.

Le Mexique produisait peu de vin; dans l'État de Durango, nous avons pu nous procurer du vin à 2 fr. 60 le litre, pris par hectolitres; dans ces conditions, les officiers seuls et les hôpitaux ou infirmeries pouvaient en acheter, et encore n'était-il pas toujours facile d'en trouver.

Le pays produit du tabac excellent et à bon marché; nos hommes recevaient ce tabac en feuilles, sur distributions régulières, à raison de 12 grammes par soldat et par jour; ils en confectionnaient une carotte par escouade et la coupaient pour obtenir un tabac à fumer très passable.

Les principales monnaies en usage étaient, comme monnaie de cuivre : le *grano* (cinq centimes), le *cuartillo* (seize centimes), et le *medio* (trente-deux centimes); comme monnaie d'argent, le

real (environ soixante-cinq centimes), la *piastre*, valant un peu moins de cinq francs, et la demi-piastre; comme monnaie d'or, l'écu (environ dix francs) et l'once, qui valait un peu plus de quatre-vingts francs.

Relations entre Français et Mexicains. — Nos relations avec les autorités civiles étaient d'autant meilleures que celles-ci avaient besoin de notre appui pour se maintenir dans le pays. Il en était de même des troupes mexicaines qui avaient été formées en partie par nous et qui recevaient leur solde par nos soins.

Quant aux habitants, leurs relations avec nous étaient bonnes en apparence, bien qu'au fond ils fussent hostiles à notre intervention. Dans les villes, ils nous faisaient généralement bonne mine et même fraternisaient avec le soldat français, dont l'esprit et la gaieté leur plaisaient.

Mais c'est surtout la partie féminine de la population qui appréciait le plus, s'il faut en croire la chronique, la bonne grâce de nos officiers, le caractère enjoué et la crânerie de nos troupiers. Tous les dimanches, le service religieux était célébré en grande pompe par le *padre* mexicain; les officiers et la troupe y assistaient, avec un détachement en armes et la musique; la population tout entière s'y donnait rendez-vous, et plus d'une jolie Mexicaine y apportait des préoccupations étrangères à la cérémonie religieuse.

Dans la plupart des villes où nous tenions garnison, l'armée et la population se recevaient à tour de rôle. A Orizaba, le 7^e de ligne offre aux habitants un bal qui dure jusqu'au jour et qui lui est rendu par la population. A Durango, toute la garnison, général en tête¹, offre un grand bal à l'hôtel de la division, qui est très confortable, et les habitants nous le rendent avec éclat. Le même général avait coutume de dire à ses officiers : « Souve-
« nez-vous que dans ce pays le meilleur moyen, pour tenir les
« hommes, est de plaire aux femmes, » leur donnant en même temps une leçon de bonne politique et de mauvaises mœurs.

Les Mexicains des petites villes n'avaient pas des idées bien nettes sur la hiérarchie militaire et faisaient peu de différence

¹ Le général de division de Castagny.